

qui, à tous les degrés de l'échelle sociale, pullulent sur la terre, pour le plus grand ébahissement des sots qui cependant, comme chacun sait, sont en majorité, ou peut-être à cause de cela.

Le seigneur Hiéronimo devait en faire la rude épreuve à ses dépens.

Vers le commencement de l'année 1620, un autre charlatan était venu dresser ses tréteaux et installer son théâtre place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine ; celui-là se nommait Mondor.

C'était un grand homme sec, large d'épaules avec une longue barbe tombant en éventail sur sa poitrine ; il avait avec lui une espèce de valet ou plutôt de bouffon coiffé d'un chapeau impossible auquel il faisait prendre toutes les formes et vêtu d'une espèce de « tabard, » de là, sans doute le nom de Tabarin que le peuple lui donna. Deux joueurs de viole et un petit pagé accoutré d'une façon ridicule complétaient le personnel du sieur Mondor.

Mondor ne faisait à la vérité aucun des tours de force extraordinaires du seigneur Hiéronimo ; il se bornait simplement à vendre du baume et des onguents contenus dans des fioles et des pots de toutes sortes et de toutes formes. Mais ce qui charma tout d'abord les habitués du Pont-Neuf, ce furent les gentilles grimaces, les réparties vives et spirituelles du bouffon Tabarin, ses étranges dialogues avec son maître qui affectait une majesté et une condescendance prétentieuse tout à fait réjouissantes pour les sorties incongrues du joyeux bouffon.

Dès que Mondor et Tabarin se furent établis sur le Pont-Neuf, le public s'engoua de telle sorte pour leurs parades, que lorsque leur représentation commençait, la foule accourait dans leur baraque où elle se pressait avec des cris et des trépignements de joie ; tous les autres charlatans étaient en quelques secondes complètement abandonnés.

Le seigneur Hiéronimo, voyant cette débâcle générale, en bondissait de rage ; il se serait de bon cœur donné réellement de son épée dans le ventre, s'il n'eût craint de se faire trop souffrir. Il lutta courageusement contre cette concurrence redoutable, mais il fut enfin contraint de s'avouer vaincu ; disparut sans laisser de traces.

La réputation de Tabarin, au contraire, augmentait dans des proportions colossales, la foule ne se rassasiait pas de l'écouter ; rien qu'en lui voyant ouvrir la bouche elle riait de confiance. Tabarin était définitivement un personnage, la cour et la ville en raffolaient.

Les choses en vinrent à ce point que, pour satisfaire aux justes exigences de ses innombrables admirateurs, le majestueux Mondor daigna consentir à faire tous les soirs une parade aux flambeaux.

Alors la joie du public, et surtout des filons et tire-laines qui comprirent tout de suite l'avantage pour eux d'une telle résolution, dépassa toutes les bornes et devint littéralement du délire.

Peut-être de nos jours, Tabarin, si l'on en juge par les œuvres qu'il a laissées et qui ont été recueillies en plusieurs volumes, n'aurait-il pas un aussi grand succès. Il mêlait trop de sel gaulois à ses fantaisies et ses expériences sentaient peut-être un peu trop le ruisseau. Mais nos pères ne rougissaient pas pour si peu ; ils n'étaient pas aussi collets-montés que nous, ou, pour mieux dire, ils avaient plus de franchise ; telles qu'elles étaient, les parades de Tabarin leur épanouissaient la ratelle et les faisaient rire à se démonter la mâchoire.

Au moment où commence notre histoire, Tabarin faisait littéralement fureur. C'était surtout à l'heure de la parade aux

flambeaux que la foule se pressait davantage devant son estrade. La nuit protégeait de son ombre tutélaire bien des rendez-vous assignés à cette heure ; bien des billets donnés et rendus, surtout bien des heures, des chaînes et des manteaux enlevés.

Bref, chacun y trouvait son compte ; Tabarin et son maître plus que personne.

Depuis près de deux semaines déjà le capitaine Vatañ habitait l'hôtellerie de maître Grippart. Il avait su par Fanchette que le comte du Luc occupait une chambre située sur le même palier et en face de la sienne ; mais il s'était arrangé de façon à ce que le comte ignorât sa présence ; connaissait à peu près les heures où il rentrait et sortait, il avait évité de se rencontrer avec lui.

Pendant ces deux semaines, le comte du Luc avait mené une vie assez mystérieuse ; il avait même fait une absence de plusieurs jours dont, toujours au dire de Fanchette, il était revenu fort triste ; ce qui chagrinait beaucoup la digne hôtelière qui, nous l'avons dit, était très-dévouée à la famille du Duc, et se creusait vraiment la tête pour égayer le sombre gentilhomme.

Un soir, se trouvant, selon son habitude du reste, assez découvert, le capitaine s'enveloppa de son manteau et sortit pour prendre l'air.

Machinalement il se dirigea vers le Pont-Neuf.

Il avait souvent entendu parler de Tabarin ; l'heure de sa parade aux flambeaux approchait, il résolut cette fois d'en avoir le cœur net et de savoir enfin à quoi s'en tenir sur le compte de ce facétieux bouffon dont le nom était dans toutes les bouches.

Le capitaine se dirigea donc par le plus court chemin vers le Pont au Foin, et déboucha sur le Pont-Neuf.

C'était le bon moment ; la parade commençait ; bien que la foule fût énorme déjà et allât toujours grossissant, le capitaine réussit, grâce à sa force herculéenne, à son adresse peu commune, à se glisser à travers les groupes ; en retroussant sa moustache, bousculant les plumets et souriant aux femmes, il atteignit les premiers rangs pressés devant l'estrade. Comme il était de haute taille, qu'il lui était facile de voir par-dessus la tête de ceux qui le précédaient, il s'arrêta, jeta un regard circulaire sur la baraque, regard qui, du même coup, embrassa ses plus proches voisins, et satisfait sans doute, il se mit à écouter.

Parmi ces voisins dont nous parlons, deux, sans que le capitaine eût pour cela aucune raison sérieuse, avaient particulièrement attiré son attention.

Au premier coup d'œil on les reconnaissait pour homme d'épée, mais là s'arrêtait toute similitude entre eux.

Le premier était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, de belle mine, bien que ses regards fussent un peu trop affrontés et eussent une singulière expression de méchanceté et de ruse. Il était vêtu à la dernière mode du jour. Sa taille, sans être haute, était bien faite, ses manières élégantes, enfin il avait toute l'apparence d'un raffiné de cour qui, à certaines heures sombres, pouvait se changer en tire-soie ou quelque chose de pire.

Son compagnon était, lui, un drôle de la pire espèce, non qu'il fût mal vêtu, ses habits, au contraire, paraissaient tout flambants neufs ; il avait surtout à son chapeau une longue plume rouge qui, à chacun de ses mouvements, frétillait comme un serpent. Mais il était porteur d'une de ces mines patibulaires où le vice et la débauche ont écrit en caractères indélébiles le mot : crime.